

Yves Bichet

## La mer

Yves Bichet est né en 1951 et vit à Grignan (Drôme) depuis 1957. Il travaille dans le bâtiment et a publié *L'autre geste* (Éd. des Prouvaires, 1983), *La maison du crabe* (Éd. de l'Alphée, 1985) et *Citelle* (Cheyne Éd., 1989).

Les vagues, une imperceptible cambrure  
Et sous la barque  
cette lumière tissée par le recul des eaux.

Puis un souffle dans le lointain  
le balancier du vent  
qui brusquement s'impose  
raye le poli de ce vaste disque argenté

plus étrange que jamais  
car à l'envers du miroir les vieux morts  
et les bêtes marines s'observent  
yeux grands ouverts et pâles.

\*

C'est cela, la mer  
une nasse de couleurs mortes  
où l'œil place un peu de son mystère  
sa perfection sur le blanc de l'écume

l'épaisseur même de son globe d'humidité terrestre  
par quoi on reconnaît l'étal des vivants  
et que les vivants ne regardent pas.

\*

La barque dérive.  
Ses membrures fatiguées  
s'écartent comme les planches du volet sur le port  
— Une aube verticale a surgi  
derrière le jeu des lattes —

Puis quelques ruisselets.

L'humidité qui suintent sous le banc goudronné  
Et la barque qui gémit, gravide  
jusqu'à ce que nous prenions les rames et l'écope

pour accomplir un autre cycle  
pour écouter de nouveau la conversation des flots  
du gardien  
et de la mort allongée comme une nappe huileuse  
que le bordage sculpté de notre embarcation  
écarte sans fin sur son erre.

\*

Ce pourrait être un signe  
L'enfant froterait sa paupière. J'abandonnerais les vagues  
pour plonger sous le rideau de larmes aimées  
qui, vu de près, éprouve et chavire  
plus sûrement que les flots  
où dorment en équilibre tant de chalutiers  
tant de transports effondrés par la rouille.

La mer est pesante  
La mer a cette odeur de cave.

Et la lumière s'appuie contre le môle  
tandis que les cannes des pêcheurs dévident fils et goudrons  
comme les cils d'une paupière sur la jetée  
où, parfois, éclate un long brisant de larmes.

\*

Puis l'œil de l'enfant renvoie sa lumière vertigineuse  
ce fluide, aux quatre vents  
dont je m'empare une seconde  
une seconde seulement  
de crainte de m'y abîmer, tiré par des éclats de matière magnifique  
par le gouffre d'une substance enlacée à elle-même  
comme l'attente et la peur au visage des femmes  
ici, lorsque l'eau tarde à lâcher sur le quai  
son surplus quotidien de travailleurs.

\*

Trois fois le brouillard dans la lancée du jour  
Trois fois la mer sur la rondeur  
d'une épaule qui frissonne  
regorge à l'intérieur, s'épanouit  
au point que plus rien n'importe  
que ces perles disséminées par dizaines  
sous l'envol lumineux de l'embrun, puis la surprise  
du jardin vivant qui l'accueille, et frémit.

La réception étonnée du frais et du léger.

Et les grands locataires aussitôt  
les mouettes criardes  
qui basculent, ailes cirées à quelques mètres du vent  
pour dérober ce peu de béatitude  
et le jeter à la mer  
bec et fuselage liés par l'embrasure du môle.

\*

La mer s'en va  
descend les marches grisâtres du quai  
puis se retire comme le marbre d'un vaste sépulcre  
dévoilant à deux reprises la miséricorde des gisants.  
Envers les crabes maladroits, d'abord  
qui fuient sous l'émergence des cadavres et des pals.

Puis, lorsque surgit le fleuve insoupçonné  
son charroi d'égouts  
ses méandres qui festonnent la baie en deuil  
pour les enfants  
lorsqu'ils brandissent, pieds nus et petits frères juchés  
au ciel  
leur jubilation de fossoyeurs.

\*

Il faut avoir parcouru cette plage immense et pluvieuse  
afin de connaître  
et d'aimer le clapotis des vivants  
entre les deux couches de gris, l'ombre racoleuse  
de ces jours de clivage  
où tout n'est que dérobades, grisailles  
plaques d'humidité et rêveries à demi nauséuses

devant le négoce des nageoires  
que les femmes aux mains battues auscultent  
en guettant dans le brouillard  
le retour des coques, des maris silencieux.

\*

Terre réduite  
à ses allonges de sable gris

Plus rien des visiteurs  
que leurs débris, le sel  
les boîtes enlacées aux varechs  
et les demi-voitures couchées sous le sifflet des cannes  
Rien du cercle d'eau primitive qui repose  
au centre de la mer, sans vague, sans poisson  
sans gardien  
et bien sûr  
dans la libre composition d'un crépuscule plus morne encore  
coulé à hauteur de brisants comme un mur  
rien de la route à suivre  
pour retourner vers les collines râpeuses où l'eau se cache  
où la mort n'habite que l'ombre des ronciers

où la mer est un mot.

\*